



## PETIT COURRIER DES DAMES, JOURNAL DES MODES.

(Tous les articles signés sont inédits, et appartiennent au PETIT COURRIER.)

### Modès.

De la province, de l'étranger, de tous les pays où la mode parvient, on nous demande des modèles de manteaux. Nous en avons offerts sortant de nos plus célèbres magasins, nous les avons présentés sous toutes les faces, nous les avons choisis pour les divers genres de toilettes; et cependant, encore, sommes-nous certains d'être agréables à nos lectrices en leur racontant ce que nous ne pouvons leur faire voir de cette innombrable variété de manteaux, dont la mode semble s'être fixée à perpétuité parmi nous. Disons donc qu'à la sortie des grands théâtres on voit beaucoup de manteaux *Durward*, tous élégants et distingués dans la disposition de leurs nuances, de leurs larges carreaux foncés entourés de couleurs vives; puis, de riches satins brodés en soie, couleur sur

couleur, des tissus de laine très-souples, brochés en soie et doublés en marceline ouatée et piquée. Viennent ensuite, sur des épaules toutes parées de dentelles et de diamans, les manteaux *hermine*, d'une laine cachemire épaisse, plucheuse, et cependant d'une finesse et d'un moelleux admirables. Ils sont doublés entièrement en fourrure, répondant au moucheté d'hermine qui les entoure, ou doublés en moire, satin ou pluche blanche: nous en avons vu en vert, en bleu, en solitaire clair, etc.

Ce même genre de manteau se fait en marte: des rouleaux de cette fourrure entourent le bas, les devans, l'ouverture des manches, et le collet est entièrement en marte. La doublure est d'une couleur tranchante: avec des manteaux de satin gris garnis de marte, nous avons vu des doublures vert chou; avec des étoffes solitaires en gros bleu, des doublures cerise, etc., etc.



— Une étoffe aussi distinguée qu'élégante, et destinée aux manteaux (bien qu'elle ferait des robes ravissantes), nous a frappée aux magasins Sainte-Anne : c'est un cachemire gris perle, semé de dessins en velours marron, formant en relief des espèces d'étoiles brisées. Rien ne peut être plus comme il faut, ni mieux choisi que cette étoffe ; elle formerait la plus délicieuse toilette, étant employée pour robe à demi-queue, ouverte, doublée de satin marron, et garnie de liserés de la même nuance. Un jupon de gros de Tours blanc, garni d'un volant de blonde, et une mantille de blonde autour du corsage, complèteraient parfaitement cette parure.

— Les manteaux à manches se rapprochent tellement des vitchouras, qu'on peut dire que cette mode est revenue parmi nous. On fait aussi des manteaux ayant les plis du dos fixés sur une ceinture, et serrés autour de la taille par une large ceinture ou une cordelière. Il n'y a que l'énorme largeur des manches, ouvertes depuis la saignée jusqu'au poignet, qui les distinguent des anciens vitchouras.

— Nombre de femmes ont repris leurs boas, ce qui ne veut pas dire que cette fourrure est à la mode, mais bien qu'elle est commode, et que l'on peut se servir de ceux que l'on a, sans se trouver ridicule.

— Pour douillette, on recherche les couleurs brune, marron, myrte, etc. ; des étoffes de belle soie brochées et satinées s'emploient à cet usage. On place des ornemens de satin, de passementerie, de velours, sur le devant des douillettes et autour de la pélerine, ce qui en fait monter les façons à des prix exorbitans.

— Pour négligé de spectacle, on fait des redingotes en cachemire, brodées en soie nuancée de la même couleur que l'étoffe, qui sont excessivement jolies. Nous en avons vu en bleu pâle, en mauve, en noisette. Une redingote de cette dernière nuance était entourée de dessins gothiques, brodées en soie bleu et vert.

La robe, doublée en satin bleu, liseré en vert ; la cordelière du cou et celle de la ceinture, mélangées bleu, vert et noisette : tout cela, porté avec un jupon de gros de Naples blanc et un chapeau de satin blanc orné de plumes blanches, était d'un charmant effet.

— Comme toilette splendide, nous citerons une robe de soie fond maïs, ayant des colonnes brodée en soie jaune d'or, blondes au bas et au haut de la robe, qui était à manches courtes. Turban en gaze bleue, surmonté d'un oiseau de paradis.

— Pour tomber de suite, par opposition, aux toilettes les plus simples, disons qu'on porte encore beaucoup de mérinos imprimé, de cachemirienne unie et autres modestes étoffes de laine, qu'embellissent de jolis dessins, des liserés en velours, quelques garnitures festonnées autour de la pélerine. Des redingotes en cachemirienne bleue, ou gros vert, ou brune, ornées d'une pélerine en velours de la même nuance, de poignets et de larges biais en velours sur le devant du jupon, nous ont paru de petites toilettes gracieuses.

— Quant aux chapeaux négligés, on fait beaucoup de capotes en satin bleu ou vert broché, ornées d'une fleur en velours, et le plus souvent une ruche en ruban tout autour de la passe. Cette mode se voit partout.

— Les capotes en velours noir se garnissent de rubans fond noir, brodés en couleur. Les bavolets sont en velours ; on y voit souvent des mentonnières en blonde noire.

— On voit beaucoup de *chapeaux de velours de la Reine*, espèce de velours épinglé, couleur gros bleu.

— Les magasins de fleurs de M. Bay \* n'ont rien perdu de leur recherche, en passant sous la direction de M. Duboulay, son successeur ; ils offrent toujours l'assortiment le mieux choisi de tous les

\* Rue Saint-Denis, n° 276.





articles de ce genre, et continuent à faire de superbes envois à l'étranger.

— Nous annonçons aussi le changement de domicile de M<sup>mes</sup> Arundel, qui viennent de transporter rue d'Alger, n° 12, leurs magasins si avantageusement connus pour les modes charmantes qu'on y trouvait rue de Ménars, n° 8. M<sup>mes</sup> Arundel n'ont pas besoin d'éloges pour être certaines d'attirer dans leur nouveau local toutes les personnes qui apprécient un joli choix de nuances et de tissus joint au bon goût d'exécution et à un ensemble gracieusement combinés.

— A l'approche de la saison d'hiver, nous rappelons à nos abonnées que les magasins de M<sup>me</sup> Maignée, marchande les modes, sont toujours rue Neuve-Saint-Joch, n° 32.

M<sup>me</sup> Maignée, que nous avons eu déjà l'occasion de citer de la manière la plus avantageuse, est élève de M<sup>mes</sup> Corot et Céline-Martin : c'est dire qu'on trouve chez elle des articles du meilleur goût.

## CORRESPONDANCE

DE

VICTOR JACQUEMONT

AVEC SA MÈRE ET PLUSIEURS DE SES AMIS \*

PENDANT

5 VOYAGE DANS L'INDE.

(1828 — 1832.)

Savez-vous qu'il existe bien loin d'ici, par-delà mers, une vaste, une immense côte; pays mystérieux, terre classique pagodes, des brames et des éléphants?

Là, tout prodigieux! tout écrase l'homme : la lune, le soleil, la nuit, les fleuves, les rivières! La terre, inondée des torrides rayons du soleil, produit quatre

\* Paris. — Fier, rue de Seine, 14.

fois comme notre pauvre terre à nous, froide, humide et décolorée! Les animaux y sont d'une grandeur colossale; un arbre y fait une forêt!

Chez nous, sur les côtes de la Provence et de l'Italie, sous le tiède climat de l'Espagne, la mer est calme et pure; elle baise en soupirant le rivage, et jette la fraîcheur embaumée de ses brises sur la chaleur du jour. Mais là-bas, l'Océan semble s'harmoniser avec cette nature gigantesque : la mer est forte et menaçante. Quand parfois elle sommeille, elle dort comme le lion ou le tigre : son réveil sera terrible! Là est la vraie mer, la mer des tempêtes et des ouragans! Quand un coup de vent vient gonfler toutes ces vagues, toutes les îles de ce sublime Océan indien tremblent. Madagascar frémit; Bourbon sent sourdre le feu qui couve dans ses entrailles; Maurice, que nous appelions Ile-de-France, Maurice, aux belles et suaves créoles, perdue comme une corbeille de fleurs au milieu de cette mer orageuse, ayant aussi dans son sein un volcan, l'esclavage, qui va enfin briser ses chaînes; Maurice, comme ses sœurs, partout environnée de tempêtes, rit au milieu des flots : sait-elle si elle vivra demain!

Et puis, plus loin, les ruines de la ville des rois; terre fatale, où l'imprudent voyageur va trouver son tombeau!

Or, cette terre des anciens jours, d'où jaillit ce beau fleuve de la civilisation qui depuis s'est répandu sur le monde, c'est l'Inde! terre sacrée sur laquelle est écrite toute l'histoire du passé!

Oh! mettez-vous sur le dos écumeux des vagues, comme eût dit le vieil Homère; gagnez à toutes voiles la terre de l'Inde! Allez vous purifier dans les eaux du fleuve sacré; allez vous recueillir sous les ombrages de Bénarès, la cité sainte; ou, si vous aimez mieux, allez méditer sur les ruines des empires, Delhi vous ouvrira ses souvenirs!

N'assistez pas au spectacle de la vie



comme un spectateur blasé, et qui désire remplir ainsi sa mission ici-bas, interroger la tombe de Zoroastre, de Rahmoun-Roy, et fouler silencieusement les cendres de Mysore!

Allez! mais il faudrait quitter vos boudoirs, laisser là l'Opéra, vos bals, vos fêtes, et vous livrer pendant six mois aux caprices des vents et des flots. Vous aimez la mer? — A Dieppe, soit; — dans les bains, pour danser le soir. *La Tempête* vous plaît, mais à l'Opéra, parce que vous savez que la baguette d'Obéron va calmer les flots, et que Fanny Elssler va bientôt apparaître à vos yeux!

Eh bien! ce lointain et pénible voyage, un jeune homme l'entreprend seul. Il quitte avec courage sa famille, ses amis; il part! — Où va-t-il? — Dans l'*Inde*! Il va aux sommets de l'Himalaya remplir la périlleuse mission que lui a confiée la science! Saint et périlleux voyage, puisque l'héroïque jeune homme a succombé au milieu de sa course!

Il faut suivre Jacquemont dans sa route, grotesquement accompagné de sa petite caravane, recevant l'hommage des rajahs hindous! Noble vassalité de la force devant la science!

Il faut le suivre de Pondichéry à Calcutta, allant du Bengale au pays de Kachemyr, traversant le Bundelconde, le Adjemyr, le Moulta, et venant s'asseoir au foyer du rajah de Lahore, Runjhetsing, le plus rusé renard de l'Orient! Les lettres de Jacquemont à son père, qui ne devait, hélas! plus le revoir, à son frère, à MM. de Tracy, Mérimée, portent toutes le cachet d'une belle âme, d'un amour passionné de la science, d'un grand talent d'observation.

Ici, l'âme se serre et se contriste. Après trois heureuses années de voyage, Jacquemont prend, dans les îles Salsettes, près Bombay, le germe d'une maladie cruelle qui le mène au tombeau. Rien de touchant comme la lettre de M. James Nicole, négociant anglais à Bombay, dans laquelle

il retrace au malheureux père de Jacquemont les derniers instans de la vie de son fils. Jacquemont se sent mourir; il compte les pulsations de son cœur, il se voit arriver lentement au seuil de l'éternité, et il ne regrette pas la vie! « Je suis bien ici, dit-il à M. Nicole; je serai bien mieux dans mon tombeau! » Ne croirait-on pas entendre Michel-Ange quand il disait: « Heureux qui meurt dans ces tems d'amertume et de malheur! Je dors; oh! ne me réveille pas! de grâce, parlez bas! »

Ah! pourquoi les plus beaux génies se sont-ils réjouis de cette idée de la mort? Leur âme, épuisée, découragée, voit sans regret le soleil disparaître et s'éteindre! Eux aussi s'éteignent sans jeter un regard de regret sur le passé ni sur l'avenir! Jacquemont cependant mourait heureux. Pourquoi donc dire: *Je serai mieux dans mon tombeau!*

C'est qu'il y a aujourd'hui dans l'ordre social un poison qui tue, une atmosphère corrompue, pestilentielle, qui suffoque et étouffe. C'est que les plus fortes organisations s'affaiblissent et s'énervent à ce contact de mort; que, dans ces tems criques qui précèdent les ordres nouveaux, n'y a plus de contrepoids à la société, parce qu'il n'y a plus de foi morale, et que les peuples savent qu'il faut traverser le désert pour arriver à la terre promise!

Et l'Inde, et l'Orient entier, ce vieux théâtre de la grandeur de nos pères quand se régénérera-t-il? Les ruines de Babylone, de Golconde, de Jérusalem se releveront-elles jamais?

Nous avons vu avec peine que Jacquemont prononcé la sentence de mort sur les destinées futures des bords du Gange. Espérons cependant qu'un homme surgira qui, dans les plaines de l'Hyderabad, ressaisissant le sceptre d'Ieng-zeh et de Typpo-Saëb, rouvrira l'Inde de nouvelles et glorieuses destinées!

JOSEPH M\*\*\*



## TOUSSAINT-LE-MULATRE.

Ce livre appartient exclusivement à la nouvelle école, et il n'y a pas, que je sache, un des maîtres qui puisse écrire mieux. Je juge du style de ce livre comme je juge de celui des ouvrages de Dante ou de Shakespeare, parce que le langage de la nouvelle école est pour moi comme un langage étranger.

Une jeune créature ravissante, Marie, aime Alvar et en est aimée. Une circonstance extraordinaire arrive le jour même où elle a été..... je voudrais bien dire *mariée*, puisqu'un curé s'est mêlé de l'affaire, mais il a manqué tant de choses à cette cérémonie, ainsi que je l'ai toujours vu pratiquer, que je ne sais le nom qu'on lui donne alors que toutes ces choses, telles que sermens, témoins, etc., sont omises. Au reste, les enfans d'Adam n'en multiplièrent pas moins pour avoir négligé bien des formes, et je n'ai pas envie de discuter ce point traité par tous les législateurs, et objet des investigations de tant de prêtres, de tant de jurisconsultes. Il me suffit de dire qu'Alvar et Marie reçurent une manière de bénédiction dans le cabinet de Spielberg, père d'Alvar, et que la description de ce cabinet est un des plus curieux chapitres du livre; que les deux jeunes gens étaient à genoux devant une armoire vitrée, contenant..... je ne vous dirai pas quoi, mesdames, parce que cette armoire ayant long-tems excité ma curiosité, je ne sais pourquoi je satisferais la vôtre immédiatement. Tout ce que je peux avoir l'honneur de vous assurer, c'est qu'il n'y eut jamais semblable contenu d'armoire, et que le vieux Spielberg, chimiste, algébriste, naturaliste, matérialiste, s'est attiré tout mon respect, quand j'ai su à quelle occasion il avait rempli son armoire, armoire vitrée, j'en conviens, mais garnie de rideaux placés dans son intérieur; si bien qu'eussiez-vous été admises tous les jours dans le cabinet du père Spielberg, vous ne sau-

riez pas plus que moi ce que renfermait l'armoire, si comme moi vous ne lisiez *Toussaint-le-Mulâtre*... Celui-ci n'est pas moins amoureux de Marie qu'Alvar, et il arrive que c'est de Toussaint que Marie se trouve l'épouse beaucoup plus que d'Alvar. Comment cela se fait-il?..... C'est ce qu'il vous faudra apprendre, ainsi que je l'ai appris; car c'est trahir un auteur que de rapporter les principaux événemens de son roman, sans dire comment il les motive. Un fait extraordinaire paraît invraisemblable, s'il est raconté isolé des circonstances qui l'environnent: de même les situations créées; lorsque j'aurai dit qu'Alvar est arrêté, mis en prison, conduit devant le tribunal, qu'il confond les juges et les jurés par le discours le plus éloquent, qu'il sauve deux hommes innocens du dernier supplice, etc., je n'aurai rien dit d'intéressant, puisqu'il faut connaître sa vie agitée, malheureuse, ses passions, ses vertus mêmes..... car, dans les tems de révolutions, les vertus ne préservent point, je ne dirai pas de la justice, mais de ceux qui la rendent. Quelle tristesse, quelles désolantes réflexions se sont présentées à mon esprit en lisant le livre de M. Antony Thouret! Depuis quarante-cinq ans, toutes les opinions ont prévalu successivement en France, et le système des prisons y est toujours affreux... Les cris les plus déchirans ont retenti de ces horribles enceintes; et devenu oppresseur, d'opprimé qu'il était, chaque parti n'a réclamé qu'au moment où il souffrait; comme si le mal changeait de nature lorsqu'il atteint le parti contraire: cette pensée est décourageante pour l'humanité. Je ne sais où elle puisera de l'espoir..... Cependant il ne faut pas croire que M. Anthony Thouret se borne à attrister ses lecteurs; les chapitres intitulés: *les Mouchards, les Journalistes, une Soirée à la Force*, renferment des scènes du plus vrai comique; et *M. Ledoux qui suit au Père-Lachaise tous les enterremens de ses amis, pour avoir des*



*émotions fortes et la capote du défunt*, est un personnage épisodique qui égaie singulièrement l'action... Mais en voilà bien assez pour donner envie de lire ce livre aux personnes qui veulent suivre les progrès de notre littérature; son auteur sera bientôt connu; et certes, il aura une grande part de cette vogue qui saisit aujourd'hui les écrivains, et les lance avec tant de rapidité, non à la cime du Parnasse (montagne qui ne se trouve plus que dans les magasins de l'Opéra), mais dans tous les cabinets littéraires, poste beaucoup plus avantageux. Ce ne sera pas moi qui critiquerai son ouvrage; mais je lui apprendrai que mes yeux ont déjà vu les prisons se gaudir et se grandir aux chants de la Marseillaise; que mes oreilles ont déjà entendu leurs cris de joie, lorsque sur leurs frontons reblanchis à neuf on a écrit ces mots: *Liberté! Ordre public!.....* et que dans tous les tems on a pu dire comme lui: «En France, on est philanthrope jusqu'à concurrence d'une place d'inspecteur-général des prisons...» C'est la plus affreuse comme la plus vraie des assertions.

La Comtesse DE BRADI.

#### ARTS.

Les éloges que nous avons donnés à M<sup>me</sup> Vigano dans ce journal sont confirmés par l'enthousiasme qu'elle vient d'exciter à Nantes. Tous les journaux qui s'impriment dans cette ville, quelle que soit l'opinion dont ils soient les interprètes, s'accordent sur le talent supérieur et original de cette célèbre cantatrice, et ne parlent que de tonnerres d'applaudissemens, de trépidemens, la voix n'étant plus suffisante pour exprimer l'admiration qu'elle fait éprouver; si bien que nous qui avions peur d'être traités d'amateurs passionnés, nous craignons maintenant d'être accusés de froideur en comparaison des Bretons. C'est peut-être pour la première fois, de-

puis quarante ans, que l'on voit ce peuple levé en masse pour un seul but. Gloire au talent, comme l'a dit un autre journal, qui apprivoise ces fiers chefs de parti, monstres plus difficiles à dompter que ceux de la Thrace! Ce qui n'a pas peu contribué aux succès de M<sup>me</sup> Vigano, ce sont les élèves qu'elle a formés, et dont les progrès ont été conformes à la perfection de sa méthode. Aussi nous empressons-nous d'apprendre aux amateurs de chant et de leçons consciencieuses que M<sup>me</sup> Vigano revient professer à Paris, où ses collègues de l'an passé la rappellent avec impatience.

P. DE R.

#### Théâtres.

OPÉRA ITALIEN. — *La Sonnambula* a produit un si heureux effet, que, pour satisfaire tour à tour tous les habitués des Italiens, Rubini, Santini et M<sup>lle</sup> Grisi ont chanté encore cet opéra le samedi et le mardi suivans.

Jendi a eu lieu grande solennité, qui a eu le mérite de nous montrer toute la troupe réunie dans *la Straniera*, et la reprise de *la Prova d'un' opera seria*. Les femmes les plus élégantes de Paris semblaient s'être donné rendez-vous aux Italiens; on voyait aussi foule de fashionables.

— OPÉRA-COMIQUE. — Nous attendons pour le 10 la représentation d'un opéra de MM. Planard et Marliani; le titre de cette pièce est encore ignoré, cependant l'on dit qu'elle s'appellera *le Marchand forain*: toujours est-il que l'on prédit à l'Opéra-Comique de grands succès pour cette composition.

— VARIÉTÉS. — De tous les théâtres, celui où il est aujourd'hui le plus difficile de trouver place est sans contredit les Variétés; la rentrée du célèbre Odry fait courir tout Paris.



— THÉÂTRE-FRANÇAIS. — On annonce au Théâtre-Français un drame nouveau de M. Ancelot, intitulé *Lord Byron* ; Ligier et M<sup>me</sup> Dorval rempliront les principaux rôles.

— GYMNASE. — M. Ancelot passe pour auteur d'une nouvelle pièce, *la Nourrice du roi de Rome*, qui va être donnée sur le théâtre du Gymnase. On y verra aussi paraître sous peu un drame intitulé *le Père et la Fille*, attribué à M. Scribe.

— ODÉON. — *Moïse au Mont Sinaï*, dont l'illustration se trouve tout entière dans le nom de M. de Châteaubriand, son auteur, après avoir été représenté avec le plus grand succès au théâtre de Versailles, vient d'être représenté à l'Odéon avec une magnificence de mise en scène qui suffirait à elle seule pour attirer la foule.

— PALAIS-ROYAL. — La parodie de *la Tempête* est représentée au théâtre du Palais-Royal. La scène est une île ; cette île est habitée par la mère Cagou et ses six enfans, savoir : Caliban et ses frères, Bag, Beg, Big, Bog, Bug, tous bossus et fort laids. Ces bossus se disputent la main de Léa, jeune orpheline que la mère Cagou trouva dans un berceau déposé par la mer sur le rivage. Ariel devient le rival de Caliban, Bag, Beg, Big, Bog et Bug, et, comme il n'est ni bossu ni laid, il plaît davantage à Léa qu'il enlève, ainsi que le suffrage du public qui a beaucoup ri du succès de cette amusante parodie.

— A Birmingham on ne connaît que les entreprises-monstres : ce sont toujours des expéditions-monstres, des chemins de fer monstres qui partent de cette ville marchande, et des assemblées-monstres qui se tiennent dans cette cité politique ou artiste. Aujourd'hui on donne à Birmingham, dans une salle-monstre, des concerts-monstres qui imposent silence à celui de M. Habeneck, à Paris, et qui couvrent de leur voix puissante les accords de l'orchestre gigantesque de M. Fé-

tis, à Bruxelles. Cette année, le concert de Birmingham a servi à l'inauguration de la salle-monstre que cette riche ville manufacturière vient de faire construire pour les grandes assemblées et surtout pour des réunions musicales. Les dimensions de la salle sont gigantesques, mais si bien proportionnées qu'on peut saisir de tous les points les modulations les plus faibles de la voix ; le piano même y produit de l'effet. Une curiosité, en fait d'instrumens, c'est le nouvel orgue construit sur les plus grandes dimensions connues.

## Album.

Un journal anglais raconte que don Pedro, alors empereur du Brésil, se trouvant à l'Opéra de Rio-Janeiro, une femme en deuil et éplorée pénétra jusqu'à lui, et se jeta à ses pieds. Elle lui dit que des événemens extraordinaires l'avaient précipitée de l'opulence dans le dénuement le plus absolu. Son mari était en Portugal, à Opporto, prisonnier, tous ses biens saisis. Elle avait un fils auprès d'elle, il venait de périr au service du Brésil. C'était la nuit d'avant que ces deux nouvelles lui étaient parvenues, et cette nuit même un incendie terrible avait réduit en cendres son habitation, et le plus jeune de ses enfans était mort dans les flammes. Don Pedro s'efforça de consoler la suppliante : « Nous avons tous ici-bas nos traverses et nos calamités à supporter, madame ; il faut s'armer d'un redoublement de courage, quand arrivent de pareils momens. Au reste, à travers les nuages les plus sombres, le soleil, par intervalles, se plaît à briller. » Puis, s'adressant à l'un des gentilshommes de la chambre : « Donnez à madame, dit-il, tout l'argent que vous avez sur vous. » Celui à qui s'adressait cet ordre avait joué très-gros jeu avant de se rendre à l'O-



péra : le bonheur le plus étonnant ne l'avait pas quitté, et il portait sur lui 600,000 f. en billets de banque, quand l'empereur l'invita à vider sa bourse dans les mains de la dame affligée. Après un peu d'hésitation, il se décida à le faire. Don Pedro, instruit le lendemain du don magnifique qu'il avait fait sans le savoir, se mit dans une colère violente ; mais le mal était sans remède, il fallut bien en prendre son parti. Lors de son débarquement à Opporto, à la tête des troupes qu'il menait contre le Portugal, une femme se faisait remarquer dans la foule empressée autour de lui par des témoignages éclatans de joie et d'enthousiasme. Quelques jours après, une main inconnue lui envoyait 12,000 dollars. C'étaient les remerciemens de la dame qu'il avait si libéralement secourue à l'Opéra. Tandis qu'elle s'acquittait de la sorte envers don Pedro, son mari se faisait tuer à la tête d'un parti de constitutionnels qu'il venait de mener contre les miguelistes, et les deux fils qui lui restaient, sans avoir atteint l'âge de porter les armes, s'enrôlaient déjà sous les drapeaux de l'invasion. On a beaucoup parlé dans le tems, dit *le Globe*, de cette somme de 12,000 dollars envoyée volontairement à don Pedro par une dame veuve ; mais ce n'est qu'en dernier lieu qu'ont été connues les circonstances qui de près ou de loin se liaient à cette action.

— Le buste de M<sup>me</sup> Pasta vient d'être inauguré dans la salle du Casino à Côme, en mémoire d'une action généreuse qu'elle fit, il y a quelque tems, en donnant un concert au bénéfice des maisons de charité de cette ville.

— Une dame, qui fut remarquable par son esprit et sa beauté, ayant éprouvé, il

y a deux mois, une très-grande contrariété qui a causé sa mort, a, par son testament, légué à l'Académie royale de médecine un prix annuel de 5,000 fr., destiné au meilleur ouvrage tendant à faire connaître les moyens de prévenir, diminuer ou dissiper les désordres produits dans notre économie par les peines de l'ame. M<sup>me</sup> Récamier a bien voulu être son exécuteur testamentaire.

— Un journal anglais donne les détails suivans sur le roi d'Angleterre : « Il est peu d'hommes plus rangés que Guillaume IV. Il se lève tous les jours de bonne heure, quelquefois à six heures, écrit quelques instans et déjeune. Il écoute ensuite la lecture ou un rapport des pétitions qui lui sont adressées, et souvent rend lui-même visite à ceux qui réclament ses bontés, quand ils habitent près de sa résidence. A dîner il est de la plus grande sobriété, se contente de rôti, et prend pour toute boisson du vin d'Espagne en petite quantité. Pendant la journée, quand il a peu de chose à faire, son plaisir est de causer avec tous ceux qui l'entourent. Il se couche de bonne heure. Sujet à des retours asthmiques, il peut néanmoins arriver avec cette incommodité à un âge avancé. C'est un fait aussi curieux que vrai que le roi actuel d'Angleterre est à la fois Guillaume I<sup>er</sup>, Guillaume II, Guillaume III et Guillaume IV. Comme roi de Hanovre, c'est Guillaume I<sup>er</sup> ; comme roi d'Irlande, Guillaume II ; comme roi d'Ecosse, Guillaume III, et enfin Guillaume IV comme roi d'Angleterre.

A ce Numéro sont jointes les planches 1105 et 1106.

LE PETIT COURRIER DES DAMES paraît tous les cinq jours, avec huit gravures par mois.

Prix de la Souscription : pour un trimestre, Paris, 9 f. — Départemens, 9 f. 50 c. — Etranger, 10 f. Avec une couverture, 50 centimes de plus par trimestre.

On s'abonne au Bureau du PETIT COURRIER DES DAMES, boulevard des Italiens, n. 2, et chez tous les Directeurs des Postes des Départemens.

Les lettres et envois doivent être adressés franc de port.

IMPRIMERIE DE PROSPER DONDEY-DUPRÉ, SUCCESSION DE SON PÈRE, RUE SAINT-LOUIS, N° 46, AU MARAIS.



# Modes de Paris.

32 Octobre 1834

N<sup>o</sup> 205.



## Petit Courrier des Dames.

Boulevard des Italiens N<sup>o</sup> 2<sup>1</sup> près le passage de l'Opéra.

Chapeau en satin Armure M<sup>me</sup> Rousselot rue de la Paix 28. Robe  
en satin Taillée M<sup>me</sup> Brouse rue Richelieu 82. Mantille en satin bordé  
M<sup>me</sup> Armand rue Feytaud 22.







# Modes de Paris.

31 Octobre 1834.

N<sup>o</sup> 1106.



*Petit Courrier des Dames.*

Boulevard des Italiens N<sup>o</sup> 21 près le passage de l'Opéra.

*Costume de Soirée.*

*Redingote garnie de Gancees et d'Alivée.*